

# Tragédies shakespearriennes

*Coriolan mis en scène par Christian Schiaretti aux Amandiers de Nanterre dans le cadre du Festival d'Automne, Othello par Éric Vigner au Théâtre national de l'Odéon : deux tragédies de Shakespeare, deux grands personnages auréolés de gloire militaire de retour à la vie civile, publique ou domestique, deux artistes de la même génération, mais deux esthétiques aux antipodes l'une de l'autre.*

MONIQUE LE ROUX

## WILLIAM SHAKESPEARE

### CORIOLAN

Mise en scène de Christian Schiaretti  
Théâtre Nanterre-Amandiers  
jusqu'au 19 décembre  
Au TNP et en tournée nationale jusqu'en février 2009

### OTHELLO

Mise en scène d'Éric Vigner  
Théâtre national de l'Odéon  
jusqu'au 7 décembre  
Tournée nationale jusqu'en février 2009

En novembre 2006, au TNP de Villeurbanne qu'il dirige, Christian Schiaretti a monté *Coriolan*, reconnu avec le prix Georges Lerminier comme la meilleure création en région par le syndicat de la critique. Le public de Nanterre-Amandiers assiste à un autre spectacle : deux années ont passé ; Nada Strancar, qui avait ouvert la saison de la Colline en septembre dernier par un superbe récital Brecht / Dessau, avec la collaboration de Jean-Claude Malgoire et de Christian Schiaretti, a été remplacée dans le rôle majeur de Volumnie, à la suite d'un grave accident de santé. Mais on voit bien une production du Théâtre national populaire, conforme au sigle hérité de Jean Vilár : le texte, tout le texte, sur le plateau nu confié à une troupe.

La représentation dure trois heures trente sans l'entracte, ce qui correspond quasiment à l'intégralité de la pièce, dans la traduction, à la fois fidèle et théâtrale, de Jean-Michel Deprats. Le choix du texte (1) publié dans la nouvelle édition de la Pléiade, dirigée par le même Jean-Michel Deprats, correspond à un souci de

rigueur, à un refus de l'adaptation. « Éloignons-nous, prenons de la distance, y compris dans les costumes, nous allons mieux nous voir » déclare Christian Schiaretti dans une filiation toute vitézienne (2). Cette distance est prise par rapport à l'époque de Shakespeare, au règne de Jacques I<sup>er</sup>, puisque la pièce date probablement de 1608 : « Nous, contemporains de cet État moderne qui se constitue au XVI<sup>e</sup> siècle, nous regardons les Élisabéthains interrogeant les Romains. » Seules des projections au lointain, comme effacées par l'âge, suggèrent parfois l'Antiquité latine. D'entrée de jeu, les costumes (de Thibaut Wechlin) évoquent, eux, les tableaux du temps. Souvent somptueux, ils ont manifestement bénéficié de l'absence de décor dans le coût de production.

Seul un assistant à la scénographie, Loïc Thiénot, se trouve mentionné dans la liste des collaborateurs. Le choix radical du plateau nu frappe d'autant plus qu'un proscenium augmente encore l'étendue très vaste de la scène aux Amandiers. Il est ostensiblement souligné par l'absence de tout accessoire, de banales chaises s'empilant côtés cour et jardin en attente d'utilisation, d'autres sièges étant apportés dans de rares cas. Le travail très élaboré des lumières (de Julia Grand) varie les atmosphères et organise l'espace. Mais l'aire de jeu est surtout structurée par les déplacements rigoureusement ordonnancés : parcours des cortèges, traversées en diagonales des patri-ciennes, mouvements des combats de part et d'autre de voiles mouvants...

La distribution compte en effet plus de trente interprètes : membres de la troupe du TNP,

anciens élèves de Christian Schiaretti à l'ENSATT, comédiens du Jeune Théâtre national récemment sortis des grandes écoles d'art dramatique. C'est une condition, très rarement remplie, pour jouer l'intégralité de la pièce, respecter les didascalies reconstituées, représenter les scènes de batailles, d'assemblées, d'émeutes. Christian Schiaretti revendique ce choix en termes de théâtre populaire. Il s'est aussi lancé un défi esthétique, face à des spectateurs du secteur public plus habitués au travail de la métonymie ou à la projection de vidéos qu'au déploiement de groupes sur scène, s'ils ne fréquentent pas l'Opéra ou le Théâtre du Soleil. Une fois surmontée la première surprise des courses sous étendards pourpres, admise la convention d'effectifs forcément réduits, dépassée la gêne d'une sorte d'entre-deux dans la reconstitution de la foule, cette audace paradoxale s'impose pleinement.

Trouver une nouvelle Volumnie, capable de reprendre le rôle en quelques semaines, digne du *Coriolan* de Wladimir Yordanoff, déjà partenaire de Nada Strancar dans de précédents spectacles, telle était la gageure. Christian Schiaretti n'a surtout pas cherché à reconstituer le couple mère/fils initial ; il a choisi en Hélène Vincent une actrice de grande expérience, dont la détermination irradiante contraste avec la frêle stature. Ainsi les rôles principaux s'équilibrent entre membres réguliers de la troupe et nouveaux venus : Alain Rimoux compose un général Cominius ambigu à souhait du fond de son fauteuil roulant et Roland Bertin fait du patricien Ménénus Agrippa une ganache sublime et pathétique. Enjeu politique majeur dans l'interprétation de la pièce, le traitement satirique par Shakespeare des tribuns du peuple (Stéphane Bernard et Gilles Fisseau) se trouve ainsi contrebalancé par celui des principaux patriciens grâce à la direction d'acteurs. Même le fameux discours de Cominius en l'honneur de Coriolan (II, 2), « un des plus mémorables poèmes épiques de la langue anglaise » selon Richard Marienstras dans la notice de la Pléiade, est prononcé dans le registre de la démystification. « *Coriolan* est une tragédie passionnante parce qu'elle n'a pas de résolution. » Pour Christian Schiaretti, la pièce reste ce lieu ouvert de toutes les contradictions qui avait par là même suscité l'intérêt de Brecht.

Eric Vigner, lui, présente à l'Odéon-Théâtre de l'Europe un spectacle créé début octobre à

Lorient, au Centre dramatique national qu'il dirige. Il a choisi de demander à l'auteur associé à cet établissement, Rémi De Vos, dont il a déjà monté deux pièces, une nouvelle traduction. Et il en cosigne une adaptation caractérisée par la brièveté des répliques, l'actualisation du vocabulaire : « une Vénitienne ultrasophistiquée », la quotidienneté du langage : « Comment ça va, maintenant ? Il a l'air plus gentil que tout à l'heure » ou sa trivialité : « La vertu, mon cul ! », « Pleine de grâce, mon cul ! ». Cette version publiée (3) est accompagnée d'une postface qui explicite la vision contemporaine de la pièce par la transposition à la relation entre la France et l'Algérie du lien de Venise et de la Mauritanie, pays natal du grand chef militaire engagé à son service par la République des Doges : « La Mauritanie de Shakespeare est l'Algérie de Vigner : un travail de la mémoire, une anamnèse contre les amnésies que les politiques tentent parfois de conforter en déniaient aux historiens et aux artistes l'art de leur art, et aux cités de banlieues ou de province, leur droit de cité ou centralité ».

Cette publication ferait mal augurer de la suite. Mais Eric Vigner, d'abord orienté vers les arts plastiques, signe aussi la scénographie et les costumes du spectacle d'une rare beauté. Ainsi l'arrivée à Chypre après la traversée, les retrouvailles de Desdémone et d'Othello restent une image inoubliable dans sa limpide simplicité, comme une vision onirique de ce « bonheur suprême » déjà menacé. Mais le plateau est le plus souvent structuré par la verticalité de tours mobiles avec passerelles, prenant tantôt l'apparence d'une architecture arabe avec moucharabiehs, tantôt celle de gratte-ciel illuminés. Et dans ce contexte la distribution, très controversée, de Samir Guesmi, d'origine maghrébine, dans le rôle du noir Othello ne détonne en rien. Il importe seulement que l'interprète du protagoniste fasse jeu égal avec Bénédicte Cerutti (Desdémone) et surtout Michel Fau (Iago), puisque la relation privilégiée au cœur de la représentation est manifestement celle du Maure et de son enseigne, dans une conception somme toute assez traditionnelle de la pièce et du personnage du traître. |

1. William Shakespeare, *Tragédies II*, La Pléiade, Gallimard, 2002.

2. Programme du spectacle.

3. William Shakespeare, *Othello*, Descartes & Cie, 2008.